

Raoul Poirier, chasseur et trappeur

Robert Arsenault

Volume 51, Number 3 (181), November 2014, February 2015

Chasse et trappe : une passion

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72798ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

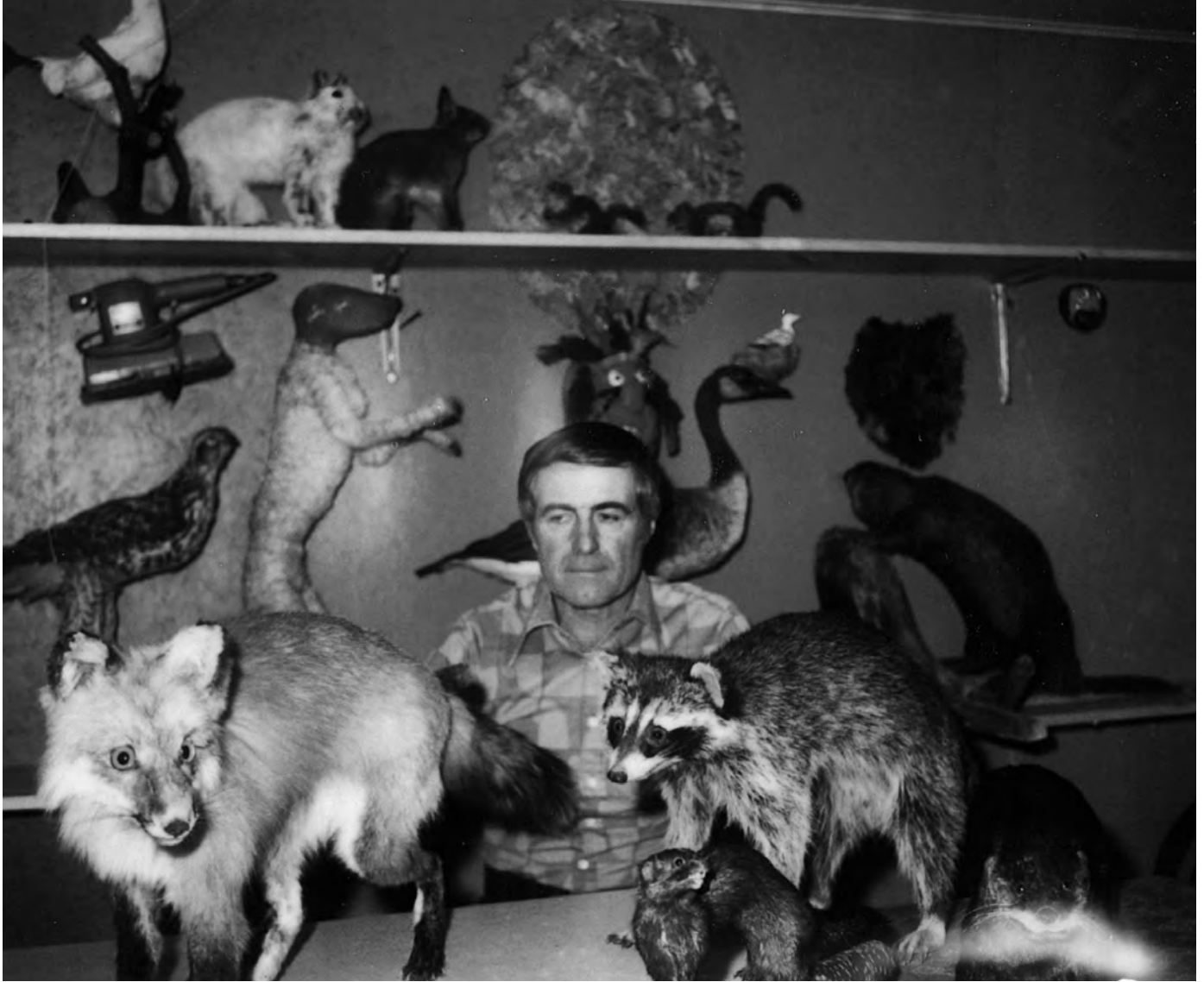
1207-5280 (print)

2561-410X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arsenault, R. (2014). Raoul Poirier, chasseur et trappeur. *Magazine Gaspésie*, 51(3), 19–21.



Raoul Poirier dans son univers de la trappe.
Photo : collection Raoul Poirier.

Raoul Poirier, chasseur et trappeur

Originaire de Saint-Elzéar, Raoul Poirier retourne dans son passé de chasseur et de trappeur pour nous livrer une page d'histoire sur ses expéditions en forêt.

◆ **Robert Arsenault***
Bonaventure

L'histoire commence à la fin des années 1930 quand Raoul Poirier alors âgé de douze ans, part en pleine nuit en traineaux tirés par des chiens, avec son oncle Gérard et un ami de celui-ci, Albert Bujold, tous de Saint-Elzéar, pour une expédition de chasse qui durait habituellement quinze jours. Ils parcouraient plus de trente kilomètres pour se rendre à la branche du nord de la 2e Est, un affluent de la

rivière Bonaventure. « C'était au mois de mars. On amenait de la nourriture, des couvertures, une tente, un poêle, des carabines, des couteaux, tout ce qui est nécessaire pour une expédition. »

C'est en avant des chiens que le jeune chasseur marchait durant le parcours, question de « battre la trail » et de ménager un peu les bêtes. « Bien sûr, on campait en cours de route car on n'arrivait pas à destination en une

seule journée. Il fallait monter la tente de toile, couper le bois pour le feu, se fabriquer des lits avec des branches de sapin de façon à être confortable pour la nuit. »

Lors de ces expéditions, ils tuaient deux ou trois orignaux et au retour, ils devaient faire preuve de prudence. « On tuait les *bucks* et on épargnait les mères. On découpait la viande dont on empilait et attachait solidement



« Raoul Poirier alors âgé de douze ans, part en pleine nuit en traîneaux tirés par des chiens »

Photo : collection Raoul Poirier.



Le trappeur Raoul Poirier à son camp.

Photo : collection Raoul Poirier.

les morceaux sur les traînes à chiens pour le retour. Quand on revenait, on ne sortait pas du bois au même endroit qu'au départ, histoire de déjouer de possibles gardes-chasse mis au courant de notre expédition. »

« Il fallait bien manger ! »

Monsieur Poirier est conscient que ce type de chasse était du braconnage. Mais à l'époque du début de la colonie de Saint-Elzéar, fondée en 1924, les terres de roches défrichées durement par ses premiers habitants ne donnaient pas suffisamment de quoi nourrir les familles de douze et quinze enfants de l'époque. « Il fallait bien manger ! Et c'est la forêt qui donnait aux habitants la viande à mettre sur la table pour pas-

ser l'hiver. Quand on voyait un chevreuil dans les champs d'avoine, on l'abattait. Ça nous faisait de quoi manger pour un temps. Pour conserver la viande, on la faisait cuire et on la mettait en pots. Notons qu'avant les années 1950, faute d'électricité, la méthode de conservation par congélation était impossible à St-Elzéar, du moins l'été.

Son père, « Le géant de la forêt »

La trappe des animaux à fourrure a également occupé une place majeure dans la vie de monsieur Poirier. Très jeune, il a appris les premiers rudiments de cet art de déjouer les bêtes sauvages pour les attraper. À l'âge de dix ou douze ans, un des derniers Mi'gmaq vivant à l'embouchure de la rivière Bonaventure,

Baptiste Jérôme (connu sous le nom de Baptiste Noël), fut son maître. De lui, il apprit à tendre des collets, placer des pièges et à connaître les principaux secrets des animaux peuplant nos forêts.

« J'avais reçu de mon père un piège numéro zéro (le plus petit des pièges) avec lequel j'ai attrapé mes premières belettes. » C'est en suivant son père partout en forêt (il le surnommait « Le géant de la forêt ») qu'il a développé cet amour pour ces lieux enchanteurs qu'il allait arpenter la plus grande partie de sa vie. Jeune, il tendait beaucoup de collets à lièvre. « Un hiver, j'en ai tellement pris qu'il a fallu les canner. » Devenu adulte, il trappa l'ours, le renard, le pécan, le coyote, même le loup qu'il

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC

**RASSEMBLER
CONSERVER
DIFFUSER**

Plongez dans la mémoire collective du Québec grâce à notre riche patrimoine documentaire.

Montréal • Québec • Gaspé • Gatineau • Rimouski • Rouyn-Noranda
Saguenay • Sept-Îles • Sherbrooke • Trois-Rivières

La plus grande institution culturelle québécoise

banq.qc.ca • • 1 800 363-9028

GRAND PARTENAIRE DE

La Capitale
Groupe financier

Bibliothèque et Archives nationales
Québec

Photo : Christian Blais



Récolte du trappeur.
Photo : collection Raoul Poirier.



Moyen de fortune pour traverser la rivière.
Photo : collection Raoul Poirier.

affirme avoir vu le long de la rivière Grande-Cascapédia.

« Il faut de préférence trapper près d'un cours d'eau »

Il livre un de ses secrets de trappeur, appris au cours de ses années de trappe. « Il faut de préférence trapper près d'un cours d'eau parce que les bêtes vivant près d'un ruisseau ou d'une rivière sont beaucoup plus grasses et ont une plus belle fourrure que celles vivant dans des milieux plus secs. » Ainsi, un de ses lieux de trappe était situé près de la 2^e Est de la rivière Bonaventure. « Ce que j'aimais particulièrement, c'était de marcher de longues distances dans le calme et la tranquillité de la forêt. » Il y posait ses pièges sous des « jupettes » faites de branches d'épinettes ou à l'intérieur de boîtes, où un morceau de viande grillé (dégageant plus d'odeurs) servait d'appât.

Pendant ses longues journées de marche, il se nourrissait des lièvres ou perdrix qu'il tuait. « C'est sur un feu de braises, fixés à une tige de bois que je les faisais cuire, ajoutant un peu de beurre à l'intérieur et même des pommes pour adoucir le goût de la viande sauvage. »

« on trappait l'ours pour protéger les moutons »

Le plus gros animal qu'il a trappé fut l'ours. Il aimait le trapper seul, afin de

minimiser les bruits de toutes sortes. C'est au piège et à la carabine qu'il les prenait. « Dans les années 1950-60 et aussi avant, on trappait l'ours à Saint-Elzéar pour protéger les moutons dont il était un grand prédateur. J'ai même vu une vache tuée par un ours. Certaines de ces bêtes pesaient jusqu'à 800 livres. On le tuait par nécessité, on restait dans l'bois d'bout ; fallait bien protéger les moutons ». Il dit en avoir même tué sept un été. « On vendait la peau d'ours mais les gens consommaient peu sa viande, on préférait manger de l'original ou du chevreuil. »

Il dit n'avoir jamais eu peur des ours. « Un ours c'est pas malin, ça marche la tête à terre comme un cochon. S'il se lève debout, c'est pour mieux voir, pas pour vous attaquer ; même dans un piège, ça cherche à s'enfuir ».

Pour monsieur Poirier, la chasse a beaucoup évolué avec le temps et pas nécessairement dans le bon sens. « On chasse de moins en moins comme je l'ai toujours fait, en « câlant », bien installé en toute tranquillité dans un stand. Aujourd'hui, le calme d'antan se fait plus rare. L'avenir de la chasse peut grandement être mis en danger par la multiplication des routes forestières, par l'augmentation des chasseurs et la facilité avec laquelle on a accès aux territoires de chasse. »



Visite d'un ourson.
Photo : collection Raoul Poirier.

Il réproche le comportement de certains chasseurs. « Il est déplorable que beaucoup de gens gaspillent de la viande de gibier. Ils vont chasser et laissent une partie de leur chasse en forêt ou encore en font commerce. »

Au cours des dernières années, il s'est adonné à la taxidermie, naturalisant plusieurs bêtes (ours, renard, belettes, etc.) qu'il avait tuées. Aujourd'hui, âgé de 86 ans, il dit ne pas trop regretter la chasse qu'il considère dure pour le corps, avec les lourdes bêtes à déplacer, mais il avoue s'ennuyer quelque peu du plaisir des longues et paisibles marches en forêt que lui procurait la trappe. ♦

* Entrevue réalisée le 11 septembre 2014 avec la collaboration de Serge Arsenaault et du Musée Acadien du Québec à Bonaventure.